L'HÉMISPHÈRE,

JOURNAL DE VARIETES.

NO. 51. PHILADELPHIE, SAMEDI, 14 SEPTEMBRE, 1811. VOL. II.

POUR L'HÉMISPHÈRE

L'HISTOIRE DU POT.

Il n'y a rien de plus extraordinairement utile qu'un Pot. De la cuisine il fait la principale batterie.

Il fait l'ornement d'un homme de guerre qui signifie *Casque*, lorsque tous les cavaliers portaient le Pot en tête.

Un *Pot* généralement parlant est un vase servant à divers usages, fait de terre ou de métal. Comme le *Pot de terre*, le *Pot de fer*, le *Pot de cuivre*, le *Pot de fayance*, le *Pot d'argent*, le *Pot d'étain*, sont naturellement des Pots faits et composés de ces materiaux; mais quand je dis le *Pot de chambre*, le *Pot de fleurs*, le *Pot de confitures*, qu'est ce que ça veut dire? Qu'un Pot de chambre est un Pot propre à mettre dans une chambre*. Un Pot de fleurs sous-entend un pot qui contient des fleurs, comme un pot de confitures où il y a des confitures. Mais si je dis que j'ai un beau Pot à l'eau, un Pot au lait, un Pot à fleurs, cela signifie qu'ils sont propres à mettre de l'eau, du lait, des fleurs, etc. Je dis un Pot de vin,† un Pot de bière, pour dire une mesure contenant deux pintes de Vin ou de Bière, etc. Le Français dit de la Marmite où l'on met bouillir la viande: mets le *Pot au feu*, fais *bouillir le Pot*, *écume le Pot*, où est *le couvercle du Pot*, ce qu'il prend absolument pour un *Pot!!* L'usage fait dire au Français qui invite quelqu'un à diner, pour dire, qu'il n'en fera pas plus de dépense, que ce sera sans cérémonie et sans s'en mettre plus en peine, il l'invite à la fortune du *Pot*. On dit dans le style familier et figuré, qu'on n'en mettra pas plus grand *Pot* au feu.

Il n'y a pas de *Pot au feu* signifie que tout manque pour la cuisine, et que s'il n'y a ni *Pot au feu*, ni écuelles lavées que la maison est en grande disette; ceci se dit proverbialement.

Ils sont ensemble à *Pot* et à Rôt: a passé en proverbe, pour dire d'un homme et d'une femme qui vivent

* Les Français se servent de cette expression infiniment polie, un Pot de chambre, pour dire un Pot à urine, un Pot à faire de l'eau, ou à uriner. Dans quelques parties des Etats Unis, comme à la campagne, à distance de 2 ou 3 cens milles d'un Port de mer sur la Riviere de St. Laurent. ou l'Oronoque, de la Delaware, du Mississipi, de Savanah de l'Oconee, on s'en sert pour y mettre le beurre, et pour tout autre usage, pour la confiture, &c. Il est désigné parmi le beau sexe, du mot de *Miroir*. (*Looking-Glass.*) Pour dire va au *Pot-de-Chambre* ils disent par raffinement qu'ils appellent bienséance, va au Miroir, donnez-moi le Miroir.

† Un pot de vin signifie aussi un *présent* qui se donne au delà du prix arrêté entre deux personnes pour un marché; pour dire: "il a stipulé de me donner cent gourdes de Pot de vin."

en commun sous le même toit, sans être mariés ; ou qui sont ordinairement ensemble, vivent familièrement l'un avec l'autre sans demeurer sous le même toit. Il tourne autour du *Pot*: signifie qu'il *barguigne*, qu'il use de détours inutiles au lieu d'aller au fait : sans tant tourner au tour du *Pot*, expliquez vous clairement.

Il va comme pois en *Pot :* signifie un homme qui va d'un lieu à un autre sans nécessité et qui est continuellement en mouvement. J'aime beaucoup le *Pâté en Pot :* signifie un hachis de bœuf qu'on a fait bouillir à petit feu avec des marrons et autres ingrédiens. Un *Pot Pourri* se dit d'un mets composé de différentes sortes de viandes assaisonnées et cuites ensembles avec diverses sortes de légumes. Il se dit également d'un vase mélangé de diverses sortes de fleurs et d'herbes odoriférantes de clous, de girofle, du sel et du vinaigre pour parfumer une chambre. Il s'appelle figurément un ouvrage d'esprit, un livre composé sans ordre, sans liaison et sans choix du ramas de plusieurs choses ensemble. On dit que ce n'est qu'un *Pot Pourri*, que l'ouvrage qu'il vient de donner ; de tout ce qu'il a lu dans toutes sortes d'Auteurs.

Il a fait un *Pot Pourri* de tout cela: signifie aussi figurément d'un homme qui parlant sur quelque matière confond tellement les choses et les circonstances, qu'on n'y comprend rien.

C'est un *Pot de terre* contre un *Pot de fer :* se dit d'un homme sans appui, qui a un démêlé avec un homme de credit et d'autorité.

Voilà un *Pot félé* qui dure longtems *:* se dit proverbialement d'un homme qui quoiqu'infirme et malsain, ne laisse pas de vivre longtems.

Il parle comme un *Pot cassé*: signifie un homme qui a la voix cassée.

Il en payera les *Pots cassés :* se dit proverbialement en parlant d'un homme sur qui l'on croit que les fraix, la perte et le dommage d'une affaire doivent retomber.

Découvrir le *Pot aux Roses :* signifie découvrir le fin, le mystère de quelque intrigue ou affaire secrète, et on dit proverbialement et figurément qu'il croyait qu'on ne savait rien de ses intrigues, mais qu'on en a découvert le *Pot aux Roses.*

Il fait le *Pot à deux Anses :* se dit populairement d'un homme qui se carre en tenant les mains sur les hanches.

Gare le *Pot au noir !* Se crie au jeu de colin-maillard, pour avertir celui qui a les yeux bandés qu'il court risque de se heurter.

Gare le *Pot au noir !* se dit au figuré, pour avertir de se détourner d'un piége dont on est menacé.

Il a donné dans le *Pot au noir* ; signifie, il a donné dans le piége.

Ce n'est pas par là que le *Pot s'enfuit* : signifie, que ce n'est pas par là qu'une affaire peut manquer ; que le défaut à reprendre dans quelqu'un n'est pas là.

Un *Pot à feu :* signifie une pièce de feu d'artifice faite en forme de Pot et remplie de fusées et autres artifices semblables, destinés pour les feux de joye. On se sert d'un *Pot à feu* à la guerre ; c'est un *Pot de fer* rempli d'artifices.

NOTICES SUR L'INTERIEUR DE LA FRANCE.

Par M. Faber.

ADMINISTRATION.

Administrer, dans le sens du gouvernement Français, n'est autre chose que de l'aider à remplir ses caisses et à recruter son armée. Ce gouvernement a toujours besoin

d'argent et de guerre. Tous ceux qui administrent, ont par conséquent deux tâches essentielles à remplir : l'assiette des impôts, et la conscription. Ils sont en outres revétus d'une espece d'atribution de police, qui leur est utile dans l'une et dans l'autre de ces tâches.

L'esprit de l'administration, dont tout administrateur doit être pénétré envers ses administrés, est *de demander toujours et de n'accorder jamais ; de prendre toujours et de ne donner jamais.* Voilà à quoi se réduit toute la science administrative. Des relevés de correspondances, effectués dans nombre de communes et départemens, prouvent que sur 240 circulaires, parvenues dans un an à des administrateurs, 90 prescrivent des efforts ou des sacrifices, en moyens et intérêts ; 20 renferment des refus sur des demandes formées ; le reste est simplement régulatif pour des procédés d'administration Cette proportion est plus ou moins la même dans toutes les administrations, et il serait bien piquant de compulser tous les régistres des autorités administratives de la France : le résultat serait au delà de la proportion citée. Il y a des communes et des départemens qui, pendant plusienrs années, n'ont pas reçu une seule décision satisfaisante, ou pas une qui n'eût blessé leurs intérêts. Une demande accordée est un événement rare ; il n'a lieu que lorsque l'intérêt du gouvernement y est directement lié. Le petit traité qui porte le titre de *Code Administratif*, ne parle que des formes, l'esprit n'y est point énoncé ; il se trouve dispersé dans les circulaires et arrêtés, il respire dans chacune de leurs lignes : toute l'administration est dans des circulaires et arrêtés.

Le ministre de l'Intérieur, quelquefois celui de la Police ou des Cultes, ou des Finances, pour accélérer une mesure du gouvernement, adresse une circulaire aux préfets, où l'urgence de la mesure et le bien qui en doit résulter pour le gouvernement, est longuement développé ; la bienveillance de Bonaparte est présentée comme le prix de son exécution. " Sa Majesté, est-il ordinairement dit vers la fin, compte sur le zele que vous apporterez, Monsieur le préfet, dans cette opération, pour prouver votre dévouement à sa personne et votre attachement aux intérêts du trône. " Chaque préfet fait une amplification de la circulaire. Les tournures les plus fortes et les couleurs les plus vives sont employés, aucune figure oratoire n'est oubliée, et voilà la circulaire aux sous-préfets du département. Les sous-préfets, à leur tour, renchérissent dûment sur les préfets, et les maires dûment sur les sous-préfets. Autant qu'on parlait il y a quelques années de *Liberté* et d'*Egalité* du *bien général* et du *bonheur du peuple*, autant on fait sonner aujourd'hui, *la bienveillance de Sa Majesté impériale et royale, les intérêts de sa couronne et la splendeur du trône.* Voici la marche de l'administration.

Toute la science administrative consiste à bien tourner ces circulaires et à faire exécuter celles qu'on reçoit, avec rigueur. Chacun peut administrer de la sorte. Aussi depuis la révolution, chacun sait administrer, il s'agit d'être nommé seulement. Ce n'est pas une science, basée sur des principes constans de l'économie politique qu'on applique aux besoins locaux : ce n'est pas l'art de prévoir des événemens futurs d'après les données du présent ; de préparer des effets salutaires ou d'écarter des résultats funestes, en prenant des mesures sages que les localités et les circonstances conseillent ; administrer, c'est faire ce dont le gouvernement a besoin pour l'instant ; comme c'est tous les jours du nouveau, l'art d'administrer est l'art de chaque jour, ce n'est donc pas une science constante et fixe. Chaque journalier en peut autant. C'est une machine qui ne se meut que parce qu'on la monte toujours. S'il n'y avait pas de circulaires, elle s'arrrêterait : ceux qui ordonnent ne songent qu'aux besoins du moment, ceux qui exécutent, n'osent pas songer plus loin. Tout se fait machinalement et à la journée. Tout est prescrit par le gouvernement, personne n'a le moyen de faire le bien qui est réclamé ; personne n'ose aller au delà de la circulaire, ni préfet, ni sous-préfet, ni maire. Ce n'est donc pas pour le bien qu'on travaille, c'est pour remplir la circulaire. Pourvu qu'on la remplisse promptement et à la lettre, tout est bien ; les intentions ne sont pas reconnues ; l'honnête homme est découragé ; personne n'apporte du cœur au travail ; personne n'ayant le pouvoir de faire le bien, peu en ont la volonté.

Un tel système doit produire un mauvais esprit dans ceux qui administrent. Aussi est-ce l'égoïsme le plus sordide qui est le seul mobile de la plupart des administrans. Le chef suprême du gouvernement en montre l'exemple avec une franchise tout à fait nouvelle dans les annales de l'égoïsme. Et comme lui, chacun songe à ses affaires particulieres, chacun avoue comme lui, hautement, ses motifs: le bien public est depuis long-tems regardé comme une chimere, et l'on ne s'en sert pas même comme de phrase en style officiel. Depuis le système de Bonaparte, on convient publiquement que l'argent seul donne du prix aux places; elles sont briguées, elles sont conférées pour l'argent qu'elles produisent. Dans le système d'administration qui précédait celui de Bonaparte, les hommes étaient mal payés, tels que les membres des administrations centrales; ou ils ne l'étaient point du tout, comme ceux des administrations municipales; mais on choisissait des hommes du pays, qui avaient intérêt à leurs affaires domestiques et qui les connaissaient. Si le système d'alors était mauvais, parce qu'il présumait trop de la bonne volonté et du désintéressement des hommes, celui d'aujourd'hui est certes encore plus mauvais, puisqu'il constitue pour premier mobile l'argent. L'honnête citoyen espérait alors le bien, parce qu'il se sentait capable de le faire, aujourd'hui les hommes les plus estimables que le sort a jetés dans l'administration, finissent par être froids et indifférens, puisqu'on ne doit plus faire le bien; ne pouvant plus être eux-mêmes, ils gémissent sur les maux qu'ils ne peuvent changer et se résignent à agir comme le gouvernement veut qu'ils agissent; c'est-à-dire, comme des machines. Voilà comment l'état qui a proclamé comme principe suprême l'intérêt personnel, est servi, même par les honnêtes citoyens.

Lorsque la constitution consulaire de Bonaparte parut, on fut étonné de la grandeur des appointemens destinés aux préfets; la révolution n'avait jusque-là point encore vu d'exemple d'appointemens montant à quinze, vingt et trente mille francs. On fut surpris de tant de générosité dans un moment de pénurie extrême. Mais lorsqu'on vit les nominations, on s'aperçut bientôt que les places étaient faites pour les hommes, les hommes n'étant pas faits pour les places. Ces places étaient destinées à récompenser un dévouement passé, ou à assurer un dévouement futur; ceux qui les obtenaient, devaient devenir dépendans de celui qui les distribuait; par leur existence et par leur bien-être, ils devaient devenir des instrumens sûrs de sa volonté. Bonaparte nomma à la plupart des préfectures d'anciens généraux, qui presque tous n'avaient aucune notion de la science administrative, et qui en grande partie, ne savaient pas rédiger une lettre ni mettre l'ortographe. L'ignorance de ces militaires, devenus tout-à-coup civils, en fait d'administration, étaient souvent saillante. Tel qui sentait ce qu'il lui manquait, croyait y suppléer, en voulant tout faire. Un préfet prétendit, sur des plaintes qui lui étaient parvenues, rendre des jugemens civils et des sentences de mort. On eut de la peine à lui faire concevoir "la séparation des pouvoirs" article de la constitution dont il n'avait jamais entendu parler. Un autre prétendit destituer tout ce qui lui déplaisait parmi les fonctionnaires de son départe ment: juges, receveurs et autres. Un préfet décerna un jour à un régiment de ligne, qui passait par son chef lieu, comme récompense de sa bravoure, des couronnes de chêne et des cravattes, qui furent attachées au drapeau; il ne savait pas que le régiment arrivé à deux cens pas de la ville, ôterait le cadeau et se moquerait du dispensateur des récompenses nationales. Certain préfet, ayant publié le concordat, voulut faire des prêtres et des évêques. Il y a eu des prefets, qui, faute de connaître leurs attributions et les bornes de leur pouvoir, ont voulu mettre un frein aux receveurs des domaines; mais la finance, c'est l'arche du seigneur, à laquelle personne n'ose toucher. Aussi ces imprudens préfets ont-ils toujours succombé. Il y en a qui ont perdu leurs places. C'était sans doute s'assurer de la promptitude et de l'énergie dans l'éxecution de ses volontés, que de faire marcher militairement les différentes branches de l'administration: contributions, conscription, police. Mais depuis cette époque, la partie administrative ne forme plus un état auquel on se voue, c'est une faveur qui n'est pas accordée à tout le monde. On trouve dans tout autre pays des administrateurs, enthousiastes de leur métier,

d'aimables pédans, auxquelles on pardonne leur pédanterie en faveur de la pureté de leurs intentions, du dévouement qu'ils portent à leur gouvernement et au bien du service; de vieux serviteurs, savans économistes d'état, étudiant, connaissant les systêmes étrangers, comparant, raisonnant et projetant sans cesse. Cette classe d'hommes n'existe pas en France, les préfets ne la fourniront pas. On est éternellement apprentif, et c'est une véritable dérision que de vanter, en France, un homme pour ses connaissances administratives.

La non-science des préfets est fortement secondée par le principe de Bonaparte, de les *dépayser* en les nommant, c'est-à-dire, de ne jamais les placer dans les départemens, où ils sont ou nés, ou possessionnés, afin que ces différens liens n'enchaînent pas leurs actions officielles et n'en deviennent les motifs influens. Ce principe a été vanté dans le tems par les journalistes de Paris, comme marquant la plus haute sagesse, et comme devant produire les effets les plus salutaires. Mais il semble qu'il note au fond une extrême méfiance dans la moralité des sujets dont on fait choix, et certes l'on devrait être dispensé d'une pareille mesure de précaution, si l'on choisissait des hommes probes. D'ailleurs les désavantages du principe n'ont été que trop sentis dans l'administration. Le préfet, étranger au département dont on lui assigne l'administration, est long-tems avant d'acquérir des connaissances locales, qui sont indispensablement nécessaires pour opérer avec fruit et sans lesquelles l'administrateur le plus instruit est dans l'impossibilité d'agir. Le préfet est donc obligé de se rapporter au dire de quelque subordonné et devient souvent le jouet de l'intrigue et de la mauvaise foi. Aucun talent, aucun savoir ne dispense des connaissances locales, ni ne les donne: elles ne sont que le résultat du tems et d'une longue observation. Mais comme par le principe du *dépaysement* aucun préfet ne peut rester long-tems dans le même département, il s'ensuit qu'il n'a pas même l'intention d'acquérir des connaissances locales; il ne regarde son séjour que comme un passage; il s'attache aux circulaires, c'est-à-dire, il fait tout pour le gouvernement, rien pour le pays. Raison de plus pour faire valoir le principe de l'intérêt personnel avec promptitude: un préfet, quand il ramasse, ramasse à la hâte, et naturellement le plus qu'il peut.

Bonaparte, prétendant faire acquérir des connaissances à ses fonctionnaires, a établi des tournées. Il y a des sénateurs en tournée, des conseillers d'état en tournée; les préfets sont obligés d'en faire une tous les ans dans leur département. Ils ont pris modele sur Bonaparte; ils voient de leurs propres yeux, mais à la course; ils voyagent comme des souverains; ils font cortége; ils sont annoncés d'avance. Ils sont reçus comme des souverains; gardes d'honneur, discours, dîners, illuminations même, et dans la gazette officielle du département, des articles. Partout ils n'entendent et voient, comme Bonaparte voyageant, que ce que l'on veut qu'ils entendent et voient, et même avec la meilleure volonté, ils reviennent ordinairement aussi peu instruits dans le chef-lieu qu'ils en sont partis. Ceux qui ont intérêt de les entourer, s'en emparent, ne les quittent pas de leurs personnes; ou il les logent et en écartent tout ce qui les déplaît. Le maire qui loge le préfet dans sa maison, a calculé d'avance que la commune en portera les frais, sur l'état de dépenses qu'il présentera; le préfet doit des égards, et il ralentit sa course parce que le logement lui est fourni gratis. Sans cet avantage il abrége sa tournée, parce que les frais étant fixés par le gouvernement, sa bourse y gagne. Si les tournées, au lieu d'être des voyages de représentation, se faisaient à l'improviste, si les préfets surprenaient leurs employés subbordonnés à des époques ni prévues, ni annoncées: qu'ils parussent dans une administration comme un coup de foudre; s'ils logeaient à l'auberge comme des particuliers, payant leur logement et leur dîner, sans contracter d'obligation envers personne, les tournées pourraient produire des résultats utiles. Telles qu'elles sont actuellement, elles sont une nouvelle charge pour les communes par les frais qu'elles entraînent, elles sont des parties de plaisir pour les préfets, dont elles flattent la vanité. Les préfets manquent ordinairement de toutes les connaissances locales pour voir juste, mais quand même ils verraient juste, leur présence sur les lieux n'est d'aucune utilité, puisqu'ils n'ont le pouvoir de rien décider d'eux-mê-

mes, ils ne peuvent que se faire faire le rapport par les autorités subordonnées, et le leur au ministre; la décision est toujours lente et incertaine; et un prefet assis dans son bureau de préfecture ne peut ni plus ni moins faire qu'en voyageant de commune en commune. Dans les nouveaux départemens allemands comme italiens, à tous ces désavantages, inhérens au système, se joint celui que tous les préfets ignorent ordinairement la langue du pays. On pourrait y envoyer des aveugles, ou de sourds-muets pour préfets, et les affaires n'en iraient pas plus mal.

On ne saurait accuser les préfets de déprédation ou de rapine ouverte, on doit même leur rendre le témoignage de leur modération sur ce point. Aussi ont-ils les mains liées, car le système d'égoïsme établi d'en haut est tellement exclusif que le gouvernement ne souffre pas dans les autres ce qu'il se permet à lui-même. Et l'on a vu des exemples de sévérité, exercés vis-à-vis des préfets, pour cause d'indélicatesse. La maniere dont les préfets font des profits, est donc indirecte et mesquine. On fait des économies dans les bureaux, et tel préfet auquel le gouvernement alloue dix mille francs pour frais d'écritures et d'employés, n'en dépense que trois mille; le reste est profit. Il fait faire par deux employés ce qui suffirait pour en occuper cinq, il emploie des fils, cousins et parens. On épargne aussi sur les tournées, le logement et les dîners, et au lieu de trois mille francs portés dans l'état, on n'en dépense que le tiers. On a vu des préfets pousser la spéculation jusqu'à gagner sur les fournitures, meubler leurs maisons pour y recevoir Bonaparte, se faire payer par des entrepreneurs de jeux d'hazard, ou avoir des fonds dans ces entreprises. On en a vu d'autres influencer les ventes de domaines nationaux, auxquelles ils président d'office, et acquérir des bien-fonds en peu de tems. Mais ces exemples ont été rares à la vérité, et n'ont pas fait regle. Je pourrais spécifier les faits, mais je préviens les lecteurs que je me suis imposé la loi de me nommer les personnes, que lorsque les papiers publics les auront déjà fait connaitre: je ne veux ni dénoncer, ni compromettre personne; mon but est de démontrer à grands traits, que le système actuel de l'administration en France est vicieux et qu'il porte le germe de sa destruction en lui-même. Manque de connaissances, manque d'attachement, indifférence, goût de la représentation et des plaisirs, désir de s'enrichir, voilà ce que l'on peut réprocher aux préfets.

Mais ce sont plutôt les secrétaires-généraux des préfectures que les préfets qui gagneront sur le public. On recherche ces places, pour, comme on dit en termes techniques les *faire valoir*. Comme partout au monde les secrétaires font tout, il en est de même dans les préfectures. Ordinairement ces secrétaires-généraux sont des hommes d'affaires, et ils en font; pendant que les préfets représentent, ils gouvernent.

En descendant des préfectures aux sous-préfectures, on voit la même chose, proportion gardée. Les sous-préfets, payés également par Bonaparte, sont d'aveugles instrumens dans la main supérieure. Ce sont de simples commis à expédition et l'on pourrait dire de pures machines à copier. Ils reçoivent les circulaires des prefets et les réexpédient aux maires de leur arrondissement. Toute leur tâche se borne ordinairement à ajouter quelque phrase exclamatoire. Quelque fois les circulaires qu'ils reçoivent des préfets, sont toutes faites, écrites ou imprimées, au nombre nécessaire; et très-souvent les préfets, pour acélérer la marche des opérations, font parvenir leurs circulaires directement au maire, en en prévenant les sous-préfets. Ces sous-préfets sont des rouages dans la grande machine administrative, qui embarrassent plutôt le mouvement qu'ils ne l'accélerent. L'action qui commence au préfet et finit au maire, est arrêtée au milieu de sa marche, sans recevoir un nouveau degré de force. Point d'avantage pour le gouvernement dans les sous-préfets, sinon qu'ils agrandissent le cadre des représentations par un degré de rang de plus. Point d'avantage pour les administrés, puisque ce rouage de plus rétarde les décisions, et multiplie les formalités sans but. Aux démandes qui montent des maires aux préfets, les sous-préfets doivent donner leur avis; mais cet avis, ils sont obligés de le tirer des maires, qui connaissent les localités et les personnes, inconnues aux sous-préfets. Ainsi leur avis n'ajoute rien qu'une formalité. La seule opération, ou leur activité est for-

tement nécessaire, c'est la conscription. Ils sont obligés de la pousser en personne dans chaque commune de leur arrondissement. Ainsi ce sont de mauvaises places que celles des sous-préfets: peu ou point de pouvoir; des opérations odieuses ou de pure formalité; peu de considération; peu d'appointemens et beaucoup de représentation.

Les places de maires, quoiqu'inférieure en rang sont bien plus importantes que celles des sous-préfets. Elles sont gratuites, mais leurs rapports avec les habitans sont directs. Si ces rapports étaient pour le bien, un maire serait un homme heureux; mais ils n'existent que pour des opérations odieuses; là où il y aurait du bien à faire, un habitant ruiné sans sa faute à secourir, à sauver un honnête homme d'une exécution des régies financieres, à relever un rentier par des sommes qui lui doit l'état, à conserver à une famile nécessiteuse un fils conscrit qui la soutient, là un maire ne peut rien; il s'intéresse, il devient le pétitionnaire des infortunés, mais il ne peut pas répondre du succès de sa demande, quelque juste qu'elle puisse être. Le maire se trouve dans un double rapport: comme fonctionnaire du gouvernement pour les mesures générales, dont il est responsable envers celui-ci; et comme chef de la commune, présidant aux intérêts communaux, administrateur des biens et revenus de sa commune, et comptable envers elle. Cependant partout, où il y a maniement de fonds, les places sont importantes, car l'argent décide tout dans le monde. C'est pourquoi celles des maires, quoique purement gratuites d'après la loi, sont briguées.

Les maires ont l'administration des deniers communaux, résultans des baux des bien-fonds ou autres propriétés des communes, et de l'octroi-municipal, dont les comestibles sont chargés à l'entrée. Ils ont le payement d'appointemens et salaires à faire aux employés au service; ils ont à faire face aux travaux publics, à l'entretien des bâtimens et établissemens communaux, et aux rentes des créanciers de la ville s'il y en a. Chaque année dans les bureaux du ministres à Paris, un budget est arrêté pour les dépenses fixes et variables de chaque commune. D'après le principe d'unité, mis en vigueur par la révolution et conservé par le dernier de ses gouvernemens, il y a un modele général pour toutes les communes. C'est une maniere sans doute très-commode que celle d'administrer toutes les communes uniformément, mais ce n'est sûrement pas la bonne. Toutes les communes se trouvent chaque année enchassés dans le cadre général, comme les compagnies ou escouades dans un régiment. Quoique les ressources et les dépenses de chacune varient à l'infini, les dépenses à autoriser pour chacune sont fixées jusqu'à des centimes et des fractions de centimes. Souvent les plus essentielles sont omises, parce qu'il est impossible que les employés du bureau du ministre à Paris les connaissent ou que les mêmes principes conviennent à Marseille comme à Coblence, à Strasbourg comme à l'Orient. Le grand art des maires consiste donc à conserver les dénominations du budget et à faire entrer les dépenses quelconques dans les cases qu'il présente. Cet art est poussé à un si haut degré que tous les maires y placent, sans que cela paraisse les appointemens qu'ils se donnent, ainsi que ceux de leurs adjoins: ces appointemens sont cependant assez considérables. Le code criminel range cet art dans la classe des faux et des concussions, et quelquefois on effraye les maires de ces mots. Mais comme ils servent gratis, on a besoin de ménagement envers eux.—C'est d'ailleurs l'inconséquence la plus tranchante que l'idée de fonctions gratuites dans un état, où l'intérêt privé est reconnu pour le principe-moteur suprême.

Presque toutes les villes de France ont perdu dans la révolution leurs ressources, soit par les dilapidations, soit par suite naturelle des malheurs du tems. Presque toutes sont aujourd'hui aux expédiens. Celles des frontieres et des pays nouvellement conquis surtout, ont été presque tous endettées par la guerre. Nombre de ces villes ont des rentiers à payer qui de tems immémorial leur avaient confié leurs fonds à intérêts annuels; la masse de ces intérêts à acquiter s'est même considérablement augmenté par les nouveaux créanciers qui ont, dans les momens critiques de la guerre, sans les communes, ou par des fournitures, ou par des fonds prêtés. Ceux-ci n'ont pas été plus heureux que les anciens rentiers. Ils n'ont pas dû l'être, puisque la plupart des communes ne peuvent pas faire face à leurs dépenses ordinaires du jour, et à l'exception du maire et des adjoins

qui ne s'oublient pas, bien de petits employés se trouvent dans le besoin extrême, faute d'être payés des appointemens qui leur sont dus; ils ont toujours des arriérés à réclamer, et quelquefois d'une année et plus. Les gens à habiller vont souvent en lambeaux. Malgré cette extrême pénurie, les villes érigent des statues en honneur de Bonaparte; elles lui font, lorsqu'il les visite dans ses voyages, les réceptions les plus pompeuses; elles multiplient les illuminations, les répas, les bals, les fêtes; elles chargent les avenues d'ares en triomphe et de colonnes; elles lui font des présens, comme Lyon, Bruxelles, Paris. De quel œil les pauvres rentiers de ces villes, et les salariés qui ont des arriérés à réclamer, doivent regarder ces folles et insultantes dépenses! Que de familles, se traînant dans la misere, faute d'être payées de leurs créances, on contenterait, on sauverait par la dépense d'un seul soir! Et cette soirée passée, qu'arrive-t-il? On retranche encore plus sur les dépenses ordinaires de la ville, on se prive du nécessaire, on diminue le petit nombre des employés et les salaires de ceux que l'on conserve. On recherche à Paris l'autorisation d'augmenter les impôts municipaux. Je connais une ville assez considérable, qui s'est vue obligée de ne pas allumer ses reverberes pendant l'hiver de 1804, parce qu'elle avait fait voyager son maire à Paris, pour voir couronner Bonaparte. L'argent qui aurait dû payer l'huile de l'éclairage, était mangé dans la capitale; et bientôt après, l'octroi municipal sur les articles de consommation, fut doublé. Si ce maire avait brillé à Paris dans quelques dîners et fêtes, ses concitoyens marcherent pendant six mois à tâtons dans l'obscurité égyptienne des rues de leur ville.

Dans les petites communes qui n'ont point de revenus, les maires sont très-embarrassés pour les dépenses: ils sont obligés, ou de servir l'état leur bourse, ou de s'indemniser par mille moyens que la délicatesse réprouve; car ce n'est pas tout que de payer la broderie au collet, il faut un secrétaire et des frais de bureau, il y a des déplacemens à l'infini, des réceptions par fois et des dîners. C'est pourquoi Bonaparte choisit les maires dans la classe aisée et riche. Dans les villes d'une certaine importance, il ne fixe son choix que sur des gens, roulant voiture; et l'on a vu plus d'un bourgeois sortir un vieux carrosse, lourd et vermoulu du hangard, où il avait été enfoui pendant de longues années; on en a vu d'autres changer le cabriolet en voiture et se donner un cheval de plus, pour devenir éligibles. Dans les petites communes Bonaparte doit se contenter d'un marchand, ou d'un cultivateur piéton. L'un qui doit quitter son comptoir, l'autre ses champs, pour faire le maire, le fera mal, parce qu'ils n'entendent rien aux affaires ni l'un ni l'autre, et que l'aisance ne donne pas du savoir. On pardonne à ces pauvres maires de ne pas savoir porter l'épée et le chapeau à trois cornes, mais il est désastreux pour les administrés qu'une grande partie de ces chefs ne sache pas déchiffrer une circulaire et n'y comprenne rien. Ils ont ordinairement recours à un homme, natif du pays, sachant tourner une lettre; mais cet homme sert plusieurs mairies pour vivre, et en menant les intérêts publics et les maires, il n'oublie pas ses intérêts particuliers.

Il n'y a personne dans ces administrations qui encourage, qui pousse, qui surveille. Les sous-préfets et préfets ne peuvent assez se plaindre de la confusion qui regne dans les affaires de ces mairies. Ces maires ne font rien, ne répondent à aucune lettre, à aucune sommation; et si enfin une ménace les ébranle, le travail qu'ils fournissent, ne peut servir que de maculature. Car comment un maire marchand fera-t-il un rapport sur l'opinion publique? comment exécuterait-t-il une police? ou comment composera-t-il un tableau statistique sur les forces productives de son arrondissement? Mais encore, comme ces maires servent gratuitement, on est indulgent vis-à-vis d'eux et l'on n'exige pas qu'ils sachent administrer. Si le gouvernement payait des hommes instruits et connaissant les affaires, pour faire ces fonctions, il serait mieux servi et pourrait les soumettre à une responsabilité. Mais il croit économiser, puisque les maires ne tirent pas leurs appointemens directement du trésor public. Peu lui importe qu'ils les tirent des habitans et que le mot *gratuit* revienne bien cher aux citoyens!

(La suite au numéro prochain)

OUVRAGE NOUVEAU.

NOTICES SUR L'INTERIEUR DE LA FRANCE

Continué du Numéro 50, *de l'Hémisphère.*

Bonaparte appelle la capitale de la France *sa bonne ville de Paris.* C'est ainsi que Henry IV et ses prédécesseurs, et ses successeurs la nommaient. Le 13 Vendémiaire de l'an IV de la République, Bonaparte canonna les Parisiens pour la Convention nationale. Les rues étaient jonchées de morts. L'église de St. Roch porta long-tems les marques des coups de fusil et de la mitraille.

Du tems des rois de France, Paris avait un gouverneur, Bonaparte aussi en nomme un. Tous les ans à certain jour, les gouverneurs sous les rois, se rendirent dans un brillant cortége à l'hôtel de ville de Paris, où ils furent reçus avec pompe. Le cortége et la pompe ont été rétablis. C'est le nom de Brissac qui brille dans l'histoire des gouverneurs.—Le beau-frere de Bonaparte, le nommé prince Murat, est aujourd'hui revêtu de cette dignité. Au jour du cortége, il porte le manteau ducal et le costume que la tradition et les tableaux donnent aux princes français, jusqu'aux souliers de soie blanche.

Le peuple de Paris s'amusait autrefois d'un spectacle que donnaient les bouchers de la ville; vers les Pâques ils promenaient dans les rues un énorme bœuf gras, orné de fleurs et de rubans; aussi promenaient-ils annuellement deux moutons, attelés à un char. La fête a été rétablie; cependant les bouchers ne forment plus un corps de métier; il n'y a plus de maîtrise; est boucher chaque année, qui paye la patente. On a rétabli les fêtes des rosieres dans différentes villes; on a rétabli les jeux floreaux à Toulouse. On a rétabli la fête de Charlemagne, qui était annuellement célébrée daus l'ancienne ville libre et impériale d'Aix-la-Chapelle. Un immense manequin d'osier, représentant l'ancien protecteur de la ville, fut promené dans les rues, et le magistrat et le clergé firent cortége. Aix-la-Chapelle n'est plus ville libre-impériale, et n'a plus de magistrat, ni de clergé.

L'armée doit aussi prendre d'anciennes formes et couleurs, pour offrir l'apparence de l'ancien tems. Des régimens sont érigés sous les ordres de princes étrangers, et le prince Ysembourg en fait le commencement. Des cravattes sont données en cadeau aux drapeau des corps, par l'épouse de Bonaparte, comme autrefois elles l'étaient par la reine. Les demi-brigades sont changées en régimens; les majors sont rétablis; l'infanterie doit quitter son uniforme bleu pour reprendre le blanc, usité sous les rois.

Il fallait à Bonaparte, pour costumer ses gens de cour, des rubans, des crachats et croix. Il institua la légion d'honneur. La décoration est absolument semblable à celle de St. Louis. On voit partout des rubans rouges et des croix à la boutonniere, on croit les chevaliers de St. Louis revenus: mais ce n'est pas l'image de Bonaparte qu'ils portent. La grande décoration retrace le cordon rouge jusqu'à l'illusion. Il fallait à Bonaparte des Grands. Il y a un grand-connétable de France, un grand-amiral de France, un grand-chancelier; ces Louis, ces Murat font penser aux du Guellin, aux Condé, aux l'Hôpital, aux d'Aguesseau, et tant de noms illustres.

Bonaparte nomme son beau-fils, Eugene Beauharnois, vice-roi d'Italie. Ce jeune homme était connu de tout tems pour avoir une facilité extrême à débiter d'une voix agréable des airs et passages tirés des opéras comiques Italiens. On reconnut en lui dès longtems une vocation pour l'Italie.

Bonaparte ordonne que l'église de l'abbaie de St. Denis, autrefois lieu de sépulture des rois, recevra les cendres de sa famille et de ses descendans; il institue trois autels expiatoires, à ériger en réparation des outrages faits aux cendres des souverains des trois races précédentes. Bonaparte montre cette haute vénération pour les restes de ceux, dont il est le continuateur dans la souveraineté sur la France. Pour ceux des rejettons de la famille autrefois souveraine, qui se trouvent encore en vie, il avait recherché avec acharnement leur expulsion des cours et des états de l'Europe; en l'an IV ou V il voulut détruire la ville de Vérone par le feu, pour avoir donné asile à Louis XVIII, et non loin de St. Denis il fit fusiller le Duc d'Enghien, enlevé sur le territoire étranger.

Bonaparte a remis l'ancien calendrier.

Mais l'ancien calendrier est-il l'ancien tems? . . . .

Bonaparte semble rechercher à dessein tout ce qui peut donner matiere aux comparaisons et rapprochemens. La cour, les grands; les cérémonies, les titres, les fétes, les cortéges, les institutions, les usages, les formes, les couleurs, les noms, tout rappelle des ressemblances avec le tems qui n'est plus. Mais n'est-ce pas un manque de tact que de les rappeler? ne serait-il pas plus politique d'écarter tout ce qui y prête et y conduit? . . . .

La politique de Bonaparte est la force. En multipliant les motifs aux comparaisons, il déclare qu'il méprise l'opinion publique; qu'il sait les hommes trop lâches, pour hasarder des comparaisons; qu'il les sait assez soumis, pour n'en pas hasarder. En donnant beaucoup de matiere aux rapprochemens, il dit aux hommes qu'il gouverne, qu'ils n'en doivent pas faire, et que, quand ils en feraient, rien ne peut enfluer sur la volonté, Il dit que l'ancien tems est revenu avec lui, et qu'il veut qu'on le croie. Sa volonté est loi.

Bonaparte, en singeant l'ancien tems, singe le tems présent, il singe sa nation et son siecle.

Extraits des Tableaux de la nature.

PAR M. DE HUMBOLDT.

—

AVERTISSEMENT.

J'offre en hésitant au public une suite d'opuscules inspirés par l'aspect d'une nature grande et majestueuse, sur l'Océan, dans les forêts de l'Orénoque, dans les savanes de Vénézuéla, dans la solitude des montagnes du Pérou et du Mexique. Quelques fragment isolés ont été écrits sur le site même qui me les dictait, et ensuite fondus ensemble pour former un tout. Je voulais successivement offrir la considération en grand de la nature, la demonstration de l'action simultanée de ses forces, la peinture des jouissances toujours nouvelles que la présence de ses importans tableaux procure à l'homme doué de sentiment. Chaque mémoire devait composer un tout: dans tous on devait aussi sentir l'unité du but auquel ils tendent constamment. Cette maniere de traiter l'histoire naturelle présente de grandes difficultés que n'ont pu toujours vaincre l'énergie et la souplesse de la langue allemande dans laquelle j'ai écrit mon ouvrage. Des richesses répandues sans nombre autour de l'observateur, font éclore une foule d'images partielles, brillantes sans doute, mais qui, par leur entassement même, détruisent le repos, et nuisent à l'impression totale du grand tableau de la nature. Parlant au sentiment et à l'imagination, le style dégénere aisément en une prose poétique. Ces idées n'ont pas besoin de plus grands développemens; les feuilles suivantes n'offriront que trop d'exemples des égaremens et des inégalités dont j'indique ici la source.

Puissent mes tableaux, malgré ces fautes, qu'il m'est plus facile de bien sentir que de corriger, faire éprouver au lecteur une partie de la jouissance que ressent un esprit ému par la contemplation de la nature. Comme cette jouissance s'augmente avec la connaissance de la liaison intime qui fait agir les divers ressorts de la nature, j'ai joint à chaque mémoire des additions et des éclaircissemens relatifs aux sciences.

Partout j'ai dirigé la pensée vers cette influence éternelle qu'exerce la nature physique sur les dispositions morales et sur les destinées de l'homme. C'est aux âmes froissées par le malheur que cet ouvrage est principalement consacré. Que celui qui veut échapper aux orages de a vie me suive dans l'épaisseur des forêts, à travers les déserts, et sur les sommets élevés des Andes!

Considérations sur les Déserts.

Au pied de la chaîne de montagnes de granit qui résista à l'action violente des eaux, quand, au premier âge de notre planete, leur irruption forma le golphe du Mexique, commence une vaste plaine qui s'étend à perte de vue. Lorsque l'on a laissé derriere soi les vallées de Caraccas et le lac de Tacarigua parsemé d'îles, et dont les eaux reflétent l'image des bananiers dont il est entouré; lorsque l'on a quitté les campagnes ornées par la tendre verdure de la canne à sucre de Taïti, ou les bosquets ombragés par l'épais feuillage des cacaotiers, la vue se porte au sud sur des *steppes* ou déserts qui s'élevent insensiblement, et terminent l'horizon dans un lointain sans bornes.

En quittant ces lieux où la nature prodigue la vie organique, le voyageur frappé d'étonnement entre dans un désert dénué de végétation. Pas une colline, pas un rocher, ne s'éleve comme une île au milieu de ce vide immense. La terre présente seulement çà et là des couches horizontales fracturées qui souvent couvrent un espace de deux cens milles carrés et sont sensiblement plus élévées que tout ce qui les environne. Les naturels du pays les appellent des *bancs* et semblent par cette expression deviner l'ancien état des choses, où ces élévations formaient des écueils de la grande mer intérieure dont les *steppes* étaient le fond.

Encore aujourd'hui une illusion nocturne nous retrace souvent ses grands traits du monde primitif. Quand à leur lever et à leur coucher les astres brillans éclairent le bord de la plaine, ou quand leur image tremblante parait doublée, dans la couche la plus basse des vapeurs onduleuses, on croit y voir l'océan sans bornes. Ainsi que lui, les *steppes* remplissent l'esprit du sentiment de l'infini. Mais l'aspect de la mer est embelli par le perpetuel roulement des vagues écumeuses; et semblable à la pierre nue, enveloppe d'une planete désolée, le désert dans sa vaste étendue, ne présente que le silence et la mort.

Dans toutes les zones, la nature offre de ces plaines immenses; dans chaque zone elles ont un caractere particulier et une physionomie déterminée par leur élévation au-dessus du niveau de la mer, et par la différence du sol et du climat.

Dans le nord de l'Europe on peut considérer comme des *steppes* ces bruyeres qui sont couvertes d'une seule espece de plantes dont la végétation étouffe celles des autres, et qui s'étendent depuis la pointe de Jutland jusqu'à l'embouchure de l'Escaut. Mais ces *steppes* peu étendues et parsemées de collines ne peuvent se comparer aux *llanos* et aux *pampas* de l'Amérique méridionale, ni aux savannes du Missouri, où erre le bison au poil floconneux, et le bœuf musqué armé de longues cornes.

Les plaines de l'intérieur de l'Afrique développent un aspect plus grand et plus imposant. Comme la vaste étendue du *grand océan*, ce n'est qu'à une époque encore récente qu'on s'est hasardé à les parcourir. Ces plaines font partie d'une mer de sable qui sépare des régions fertiles, ou qui les entoure entierement comme des îles; tel on voit le désert voisin des monts basaltiques d'Harutsch, ou l'Oasis de Siwa, riche en datiers, qui recele les ruines du temple d'Ammon, indices vénérables d'une ancienne civilisation. Aucune rosée, aucune pluie ne vient humecter cette surface déserte ni développer le germe de la vie des plantes dans le sein brûlant de la terre; car de toute sa superficie s'élevent des collones d'air embrasé qui dissolvent les vapeurs, et engloutissent les nuées à leur rapide passage.

Partout où le désert s'approche de l'Océan Atlantique, comme entre Darah et le cap Blanc, l'air humide de la mer se précipite comme en torrens dans l'intérieur du pays pour remplir le vide occasionné par les courans d'air perpendiculaires; des brises fraîches de l'ouest vivifient les collines qui bordent le désert. Au milieu de ces parages que rend semblables à des prairies le varec qui couvre les eaux, quand le navigateur dirige sa route vers l'embouchure de la Gambie, se voyant tout-à-coup abandonné par le vent alisé de l'est, il devine le voisinage de ces sables où se réfléchit la chaleur dans une étendue sans bornes

De légers troupeaux d'autruches et de gazelles, des hordes altérées de loins et de pantheres remplissent cet espace immense de leurs combats trop inégaux. Quelques groupes d'îles, riches en sources, et nouvellement découvertes dans cette mer de sable, voient leurs rives verdoyantes fréquentées par les essaims nomades des *Tibbos* et des *Tuaryks*, mais le reste du désert de l'Afrique ne peut être considéré comme habitable. Les peuples civilisés qui l'avoisinent, ne se hasardent à y pénétrer qu'à certaines époques périodiques. C'est en suivant des routes fixées depuis des milliers d'années d'une maniere invariable par les relations de commerce, que la longue caravane marche de Tafilet à Tombut ou du Fezzan au Darfour: entreprises hardies dont la possibilité repose sur l'existence du chameau, le navire du désert comme l'appellent les chroniques de l'orient.

Ces plaines d'Afrique occupent un espace près de trois fois égal à celui de la mer Méditerranée. Elles sont situées sous le tropique et dans son voisinage, et cette position détermine leur caractere. Au contraire, dans la partie orientale de l'ancien continent,

le même phénomene géologique est particulier à la zone tempérée.

C'est sur le dos des montagnes centrales de l'Asie, entre l'Altaï et le Mustag, depuis la grande muraille de la Chine jusqu'au lac d'Aral, que s'étendent, dans une longueur de plus de deux milles lieues, les *steppes* les plus élevées et les plus vastes du monde. Quelques-unes sont des plaines couvertes d'herbes; d'autres se parent de plantes salines, toujours vertes, grasses, et articulées. Un grand nombre brillent au loin d'efflorescences muriatiques qui se cristallisent en forme de *lichens*, et qui couvrent le sol glaiseux de taches éparses semblables à de la neige nouvellement tombée.

Ces *steppes* Tartares et Mongoles séparent, des peuples encore grossiers du nord de l'Asie, la race des hommes anciennement civilisés, qui, depuis un tems immémorial, habitent le Thibet et l'Indoustan. Elles ont exercé aussi de l'influence sur les diverses destinées de l'espece humaine. Elles ont refoulé la population vers le sud, intercepté les rapports des nations biens plus que les cimes glacées de Sirinagor et de Gorka, et dans le nord ont opposé des-barrieres insurmontables à l'introduction de mœurs plus douces, et au génie créateur des arts.

Mais ce n'est pas seulement sous ces rapports que l'histoire doit considérer les plaines de l'intérieur de l'Asie. Elles ont plus d'une fois répandu sur toute la terre le malheur et la dévastation. Les peuples pasteurs qui les habitent, tels que les Avares, les Mongols, les Alains et les Uzes, ont ébranlé le monde. Si dans les tems anciens la premiere culture de l'esprit, comme la lumiere vivifiante du soleil, a dirigé sa marche d'orient en occident; à une époque plus récente, la barbarie et la grossiéreté des mœurs, suivant la même direction, ont menacé de voiler l'Europe d'un nuage épais. Une race de pasteurs basanés, les Hiongnoux, habitait sous des tentes de peau la steppe élevée de Gobi. Elle s'élança, impétueuse, des parties les plus reculées de l'est de l'Asie, et parut soudain, selon une tradition obscure, comme horde guerriere et sous le nom de Huns, d'abord sur le Wolga, puis en Pannonie, aux bords de la Loire, et enfin sur les rives du Pô, devastant ces belles campagnes si richement plantées, où depuis le tems d'Anténor, le travail de l'homme entassait monumens sur monumens. Ainsi des déserts de la Mongolie s'échappa avec furie un souffle mortel qui vint étouffer sur le sol Cisalpin la fleur délicate des arts cultivée avec tant de soins pendant une longue suite de siecles.

Quittons les *steppes* salines de l'Asie, les bruyeres de l'Europe ornées en été de fleurs en rougeâtres abondantes en miel, et les déserts de l'Afrique dénués de plantes. Retournons aux plaines de l'Amerique méridionale, dont j'ai commencé à ébaucher le tableau.

L'intérêt que ce tableau peut inspirer à l'observateur, est purement celui qu'il tient de la nature. On n'y rencontre point d'oasis qui rappellent le souvenir d'anciens habitans, point de pierres taillees, point d'arbre fruitier devenu sauvage qui attestent les travaux de générations éteintes. Ce coin du monde, comme s'il était étranger aux destinées des hommes, et qu'il n'existat que pour le présent, est le théâtre de la vie libre des animaux et des plantes.

La *steppe* s'étend depuis la chaine *côtiere* des montagnes de Caraccas, jusqu'aux forêts de la Guayana; depuis l mons de Meride où des sources sulfureuses et bouillantes sortent de dessous des neiges éternelles, jusqu'au grand Delta que l'Orenoque forme à son embouchure. Elle se prolonge au sud-ouest comme un bras de mer, au-dela des rives du Meta et du Vichada, jusqu'aux sources non visitées du Guaviare, ou même jusqu'à ce groupe de montagnes isolées, que les guerriers espagnols, par un jeu de leur active imagination, appellerent le *Paramo de la summa Paz*, comme s'il était l'heureux séjour d'une paix perpétuelle.

Ce désert occupe un espace de plus de vingt mille lieues carrées. Le défaut de connaissance géographiques l'a quelquefois fait représenter comme s'etendant sans interruption jusqu'au détroit de Magellan; on ne faisait pas attention aux chaînons que les Andes envoient à l'est, et qui séparent les plaines boisées de l'Amazone, au nord, des *steppes* herbeuses de l'Apoure, et au sud de celles du fleuve de la Plata. Celles-ci appelées *Pampas de Buenos-Ayres* égalent trois fois les *Llanos* en superficie. Leur étendue est si prodigieuse, qu'au nord elles sont bornées par des bosquets de palmiers, et au sud par des neiges éternelles. Les touyous, oiseaux de la famille des oasoars, sont indigenes de

ces pampas ; ainsi que des hordes de chiens devenus sauvages qui vivent en société dans des autres souterrains, et qui souvent attaquent avec acharnement l'homme pour la défense de qui combattaient les auteurs de leur race.

Ainsi que le désert de Sahara, les Llanos ou les plaines plus septentrionales de l'Amérique du sud, sont situées dans la zone torride. Deux fois chaque année, leur aspect change totalement ; tantôt nues comme la mer de sable de Lybie, tantôt couvertes d'un tapis de verdure comme les *steppes* élevées de l'Asie moyenne.

C'est un travail satisfaisant, et cependant difficile pour la géographie générale, de comparer la constitution physique des contrées, les plus distantes, et de présenter en peu de lignes les résultat de cette comparaison. Des causes multipliées, et en partie encore peu développées, contribuent à diminuer la chaleur et la sécheresse dans le Nouveau Monde.

Le peu de largeur de ce continent découpé de mille manieres, sa prolongation vers les pôles glacés ; l'océan dont la surface non interrompue est balayée par les vens alisés ; l'applatissement de la côte orientale ; des courans d'eau très-froide, qui se portent depuis le détroit de Magellan jusqu'au Pérou ; de nombreuses chaînes de montagnes remplies de sources, et dont les sommets couverts de neige s'élevent bien au-dessus de la région des nuages l'abondance de fleuves immenses qui, après des détours multipliées, vont toujours chercher les côtes les plus lointaines ; des déserts non sablonneux et par conséquent moins susceptibles de s'imprégner de chaleur ; des forêts impénétrables qui couvrent les plaines de l'équateur remplies de rivieres, et qui, dans les parties du pays les plus éloignées de l'océan et des montagnes, donnent naissance à des masses énormes d'eau qu'elles ont aspirées ou qui se forment par l'acte de la végétation ; toutes ces causes produisent, dans les parties basses de l'Amérique, un climat qui contraste singulierement par sa fraîcheur et son humidité avec celui de l'Afrique. C'est à elles seules qu'il faut attribuer cette végétation si forte, si abondante, si riche en sucs, et ce feuillage si épais qui forment les caracteres particuliers du nouveau continent.

S'il est vrai que sur l'un des côtés de notre planete l'air est plushumide que sur l'autre, la comparaison de leur état actuel suffit pour résoudre le probléme de cette inégalité. La physicien n'a pas besoin de couvrir du voile de fables géologiques l'application de pareils phénomenes, de supposer que ce n'est qu'à des epoques différentes qu'a cessé sur notre planète la lutte destructrice des élémens, ou enfin d'avancer que, semblable à une île marécageuse, séjour des serpens et des crocodiles, l'Amérique n'est sortie du sein des eaux que long-tems après les autres parties du monde.

L'Amérique méridionale a, sans doute, une ressemblance frappante avec la péninsule sud-ouest de l'ancien continent, par sa forme, ses contours, et la direction de ses côtes. Mais la structure intérieure du sol, et la position relative des régions voisines, occasionnent en Afrique cette aridité étonnante qui, dans un espace immense, s'oppose au developpement de la vie organique. Les quatre cinquiemes de l'Amerique méridionale sont situés au-delà de l'équateur, et par conséquent dans un hémisphère qui, à raison de ses grandes masses d'eau et par une infinité d'autres causes, est plus frais et plus humide que notre hémisphère boréal ; et c'est à celleci qu'appartient la partie la plus considerable de l'Afrique.

Les *steppes* de l'Amerique méridionale ou *llanos* ont, de l'est à l'ouset, trois fois moins d'étendue que les déserts de l'Afrique. Les premieres sont rafraîchies par les vens alisés ; les seconds, placés sous le même parallele que l'Arabie et la Perse méridionale, ne sont visités que par des courans d'air qui ont passé sur de vastes régions d'où se réfléchit une chaleur brûlante. Déjà le respectable pere de l'histoire, Hérodote, dont le mérite a été si long-tems méconnu, vraiment pénétré de ce sentiment qui porte à observer la nature en grand, a dépeint les déserts du nord de l'Afrique, ceux de l'Yémen, du Kerman, du Mekhran, (la *Gédrosie* des anciens) et même ceux du Moultan dans l'Inde antérieur, comme une seule mer de sable continue.

A l'effet du souffle embrasé des vens de terre, se joint encore en Afrique, autant de moins que nous la connaissons, le manque de grands fleuves, de lacs, et de hautes montagnes. On ne voit des neiges éternelles que

sur la partie occidantale de l'Atlas, dont la chaine rétrécie, aperçue de profil par les navigateurs anciens, leur parut une masse aérienne et isolée, destinée à soutenir le ciel. Prolongée à l'est jusqu'au Dakul, où fut cette dominatrice des mers, Carthage, dont les ruines même ont disparu, et formant, à peu de distance des côtes, une chaine, barriere de la Gétulie, cette montagne arrête le vent frais du nord, et les vapeurs qu'il a balayées à la surface de la Méditerranée.

C'est probablement aussi au-dessus de la limite inférieure des neiges, que s'élevent les Monts de la Lune, *al komir*, dont on rapporte sans raison que de l'est à l'ouest ils forment une chaine entre les plaines élevées de l'Habesh, (le Quito de l'Afrique,) et entre les sources du Sénégal. La *cordillere* de Lupata même, qui longe la côte orientale à Mosambique, comme les Andes serrent au Pérou la côte occidentale de l'Amérique, est couverte de glaces éternelles. Mais ces montagnes riches en sources, sont très-éloignées de l'énorme désert qui s'étend depuis la pente méridionale de l'Atlas jusqu'au Niger, dont les eaux coulent vers l'Orient.

Ces causes réunies d'aridité et de chaleur n'auraient peut-être pas été suffisantes pour changer le plateau de l'Afrique en une affreuse mer de sable, si quelque grande révolution de la nature, par exemple une irruption de l'Océan, n'avait pas enlevé à cette surface les plantes et la terre végétale qui la couvraient. Quelle fut l'époque de cette catastrophe? Quelle force détermina cette irruption? c'est ce qui est profondément caché dans la nuit des tems. Peut-être fut-elle un effet du remous, de ce courant impétueux qui pousse les eaux échauffées du golphe de Mexique au-delà du banc de Terre-Neuve, jusques sur les côtes de notre continent, et qui charrie les cocos des Antilles sur les rives de l'Irlande et de la Norvège. Encore aujourd'hui, au moins un des bras de courant se dirige des Açores au sud-est, et va frapper avec violence la côte occidentale du nord de l'Afrique. Tous les rivages de la mer, (et je citerai entr'autres ceux de la côte du Pérou, entre Coquimbo et Amotape) prouvent combien, dans les régions de la zone torride, où sous un ciel d'airain ni les *lécidées* ni aucun autre *lichen* ne peuvent végéter, il s'écoule de siecles, et peut-être de milliers d'années avant que le sable mouvant commence à se couvrir de plantes.

Ces considérations expliquent comment, malgré leur ressemblance extérieure de forme, l'Afrique et l'Amérique offrent des différences si tranchées dans leur température rélative, et dans le caractere de leur végétation. Quoique la *steppe* de l'Amerique méridionale ait une légere couche de terre végétale, quoiqu'elle soit arrosee périodiquement par des ondées de pluies, et ornée de graminées d'une végétation magnifique, elle n'a cependant pu engager les peuples voisins à abandonner les belles vallées de Caraccas, les bords de la mer, ni le bassin immense de l'Orénoque, pour venir errer dans une solitude privée d'arbres et de sources. Aussi, à l'arrivée des premiers colons européens et africains, la trouva-t-on presque inhabitée.

Les llanos sont, à la vérité, propres à la nourriture du bétail, mais l'éducation des animaux qui donnent du lait était entierement inconnue aux habitans primitifs du nouveau continent. Aucun des ces peuples ne cherchait à mettre à profit les avantages, que sous rapport leur offrait la nature. Dans les savannes du Canada occidental, et autour des ruines colossales du palais des Azteques, cette Palmyre de l'Amérique, qui s'éleve solitairement dans le déserts auprès de la riviere de Gyla, on voit paître deux races indigenes d'animaux à cornes. Le mouffion aux longues cornes, souche primitive de notre mouton, erre sur les rochers calcaires, arides et pelés de la Californie. Les vigognes, les alpacas et les lamas, tous ressemblans au chameau, appartiennent à la péninsule méridionale. Mais ces animaux utiles ont, à l'exception du lama, conservé depuis des siecles leur antique liberté. L'usage du lait et du fromage est, ainsi que la possession et la culture des plantes céréales, un des traits distinctifs qui caractérisent les peuples de l'ancien monde.

Si quelques-uns ont passé par le nord de l'Asie sur la côte occidentale d'Amérique, et, craignant une température moins froide, ont prolongé les sommets élevés des Andes pour aller au sud, cette migration a eu lieu par des routes où ces voyageurs ne pouvaient transporter avec eux ni leurs trou-

peaux, ni leurs céréales. Peut-être cette tribu des Hiongnoux qui, selon les annales chinoises, disparut au nord de la Sibérie où son chef Punon l'avait conduite, a-telle reparu aux Mexique sous le nom de Tulteques ou d'Azteques, comme d'autres tribus s'établirent en Pannonie sous le nom de Huns, et en Corée sous celui de Nouveaux-Japonois. Une hypothese aussi hardie, et peu favorisée jusqu'à présent par la comparaison des langues, pourrait au moins expliquer ce manque surprennant de plantes céréales qui est particulier au nouveau continent; en effet, les habitans des *steppes* de l'Asie ne furent jamais agriculteurs.

La vie pastorale, cet intermédiaire bienfaisant qui attache les hordes nomades de chasseurs à un sol abondant en herbes, et qui les prépare à l'agriculture, n'était pas moins inconnue aux habitans primitifs de l'Amérique. C'est dans cette ignorance qu'on doit chercher la cause du défaut de population des *steppes* de l'Amérique méridionale. Aussi est-ce avec plus de liberté que l'énergie de la nature s'y est développée dans une si grande variété de formes organiques. Elle n'y a connu de bornes que celles qu'elles s'est données, ainsi que dans la vie qu'elle prodigue aux végétaux au sein des forêts de l'Orénoque, où l'*hymenea* et le laurier à tige gigantesque ne redoutent pas la main destructrive de l'homme, mais seulement les circonvolutions vigoureuses des plantes grimpantes qui les étouffent. Les agoutis, les petits cerfs mouchetés, les tatous cuirassés qui, semblables aux rats, se glissent dans la retraite souterraine du lievre effrayé, des troupeaux de cabiais indolens, des chinches agréablement rayés par bandes, mais dont l'odeur empeste l'air, le grand lion sans criniere, les tigres du Brésil, assez robustes pour traîner au haut d'une colline le jeune taureau qu'ils ont tué, tous ces animaux et une multitude d'autres parcourent la plaine dénuée d'arbres.

Habitable en quelque sorte pour eux seuls, elle n'aurait pu fixer aucune des hordes nomades qui, de même que les Hindoux, préferent la nourriture végétale, si des palmiers en éventail, les *mauritia*, n'y étaient pas dispersés çà et là. On connaît partout les qualités bienfaisantes de cet arbre de vie. Seul il nourrit, à l'embouchure de l'Orénoque, la nation indomptée des Guaranis, qui tendent avec art d'un tronc à l'autre des nattes tissues avec la nervure des feuilles du mauritia, et, durant la saison des pluies, où le Delta est inondé, semblables à des singes, vivent au sommet des arbres.

Ces habitations suspendues sont en partie couvertes avec de la glaise. Les femmes allument sur cette couche humide le feu nécessaire aux besoins du ménage ; et le voyageur qui, pendant la nuit, navigue sur le fleuve, aperçoit des flammes à une grande hauteur. Les Guaranis doivent leur indépendance physique, et peut-être aussi leur indépendance morale, au sol mouvant et tourbeux qu'ils foulent d'un pied léger, et à leur séjour sur les arbres; république aérienne, où l'enthousiasme religieux ne conduira jamais un *stylite* américain.

Le mauritia ne leur procure pas seulement une habitation sûre, il leur fournit aussi des mets variés. Avant que la tendre enveloppe des fleurs paraisse sur l'individu mâle, et seulement à ce période de la végétation, la moëlle du tronc recele une farine analogue au sagou. Comme la farine contenue dans la racine du manioc, elle forme en se séchant des disques minces de la nature du pain. De la seve fermentée de cet arbre, les Guaranis font un vin de palmier doux et enivrant. Les fruits encore frais, recouverts d'écailles comme les cônes du pin, fournissent, ainsi que le bananier et la plupart des fruits de la zône torride, une nourriture variée, suivant qu'on en fait usage après l'entier développement de leur principe sucré, ou auparavant lorsqu'ils ne contiennent encore qu'une pulpe abondante. Ainsi nous trouvons, au degré le plus bas de civilisation humaine, l'existence d'une peuplade enchaînée à une seule espece d'arbre, semblable à celle de ces insectes qui ne subsistent que par certaines parties d'une fleur.

Depuis la découverte du nouveau continent, la plaine est devenue moins inhabitable. Pour faciliter les relations entre la côte et la Guayane, on a bâti quelques villes sur le bord des rivieres de la *steppe*, et on a commencé à élever des bestiaux dans les parties encore plus reculées de cet espace immense. On rencontre, à des journées de distance les unes des autres, des huttes isolées couvertes de peaux, et dont les parties sont réunies avec des courroies. Entre elles on voit errer des troupeaux innombrables de

bœufs, de chevaux, et de mulets devenus sauvages. L'accroissement prodigieux de ces animaux de l'ancien monde est d'autant plus surprenant que les dangers qu'ils ont à combattre sous cette zone sont plus nombreux.

Lorsque, par l'effet vertical des rayons du soleil qu'aucun nuage n'arrête, l'herbe brûlée tombe en poussiere, le sol endurci se crevasse, comme s'il était ébranlé par de violens tremblemens de terre. Alors, si des vens opposés viennent à se heurter à sa surface, et si leur choc propage le mouvement circulaire, la plaine offre un spectacle extraordinaire. Pareil à une vapeur, le sable s'éleve au milieu du tourbillon raréfié et peut-être chargé d'électricité, tel qu'une nuée en forme d'entonnoir, dont la pointe glisse sur la terre, et semblable à la trombe bruyante redouté du navigateur expérimenté. Le ciel qui parait abaissé ne jette qu'un demi-jour trouble et livide sur la plaine désolée. L'horison se rapproche tout-à-coup. Il resserre le désert et le cœur de l'homme. Suspendu dans l'atmosphère qu'il voile d'un nuage épais, le sable embrasé et poudreux augmente la chaleur étouffante de l'air. Au lieu de fraîcheur, le vent d'est apporte une ardeur nouvelle en charriant les émanations brûlantes d'un terrain long-tems échauffé

Les flaques d'eau que protégeait le palmier dont le soleil a fané la verdure, disparaissent peu-à-peu. De même que dans les glaces du nord les animaux s'engourdissent, de même ici le crocodile et le boa, profondément enforcés dans la glaise desséchée, s'endorment sans mouvement. Partout l'aridité annonce la mort, et partout elle poursuit le voyageur altéré, déçu par le jeu des rayons de lumiere réfractés, qui lui présentent le fantôme d'une surface ondulée. Enveloppés de nuages de poussiere, tourmentés par la faim et par une soif ardente, de toutes parts errent les bestiaux et les chevaux. Ceux-ci, le col tendu dans une direction contraire à celle du vent, aspirent fortement l'air pour découvrir, par la moiteur de son courant, le voisinage d'une flaque d'eau non entierement évaporée.

Les mulets plus circonspets et plus rusés cherchent à apaiser leur soif d'une autre maniere. Un végétal de forme sphérique, et portant de nombreuses canelures, le mélocactus, renferme, sous son enveloppe hérissée, une moëlle très-aqueuse. Le mulet, à l'aide de ses pieds de devant écarte les piquans, approche ses levres avec précaution, et se hasarde à boire le suc rafraichissant. Mais ce n'est pas toujours sans danger qu'il peut puiser à cette source végétale vivante. On voit souvent des animaux dont le sabot a été estropié par les piquans du cactus.

A la chaleur brûlante du jour succede la fraîcheur d'une nuit qui égale le jour en durée ; mais les bestiaux et les chevaux ne goûtent encore aucun repos. Des chauve-souris monstrueuses les poursuivent pendant leur sommeil, se cramponnent sur leur dos comme des vampires, leur sucent le sang et leur occasionnent des plaies purulentes, où s'établissent les hippobosques, les mosquites, et une foule d'autres insectes à aiguillon. Telle est l'existence douloureuse de ces animaux, dès que l'ardeur du soleil a fait disparaitre l'eau de la surface de la terre.

Quand, après une longue secheresse, s'approche enfin la saison bienfaisante des pluies, soudain la scene change dans le désert. Le bleu foncé du ciel, jusqu'alors sans nuage, prend une teinte plus claire. A peine reconnait-on pendant la nuit l'espace obscure de la *Croix*, constellation du pôle austral. La légere phosphorescence des Nuées de Magellan perd son éclat. Les étoiles verticales de l'Aigle et du Serpentaire brillent d'une lumiere tremblante, qui ne ressemble plus à celle des planetes. Il s'éleve dans le sud des nuages isolés qui paraissent des montagnes éloignées. Les vapeurs s'étendent comme un brouillard sur tout l'horizon. Les coups de tonnerre annoncent dans le lointain la pluie vivifiante.

A peine la surface de la terre est-elle humectée, que le désert couvert de vapeurs se revêt de *Killingia*, de *Paspalum* aux panicules nombreuse, et d'une infinité de graminées, A la lumiere, la sensitive herbacée développe ses feuilles endormies, et salue le soleil levant, comme les plantes aquatiques en ouvrant leurs fleurs délicates, et les oiseaux par leurs chants harmonieux. Les chevaux et les bestiaux bondissent dans la plaine et jouissent de la vie. Le jaguar agréablement moucheté se cache dans l'herbe haute et touffue ; par un saut leger, à la maniere des chats, il s'elance comme le tigre d'Asie, pour saisir les animaux au passage.

(La suite au numéro prochain)